

Une écriture filmique

Danielle Rouleau, *L'Exutoire*, roman, Sudbury, Prise de parole, 1994, 156 pages

Rachelle Renaud

Number 79, November 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42317ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Renaud, R. (1994). Review of [Une écriture filmique / Danielle Rouleau, *L'Exutoire*, roman, Sudbury, Prise de parole, 1994, 156 pages]. *Liaison*, (79), 43–43.

Une écriture filmique

Dans *L'Exutoire*, son premier roman, Danielle Rouleau fait preuve d'une plume talentueuse, d'une passion marquée pour la narration. Mais son audace de monter une histoire qui gardera à tout prix l'intérêt de son lecteur lui joue parfois de mauvais tours. Son écriture, très filmique et moderne, rend bien l'atmosphère suffoquante d'un bled de dix mille âmes, ainsi que l'état psychologique très fragile dans lequel se trouve la narratrice. Mais, malheureusement, les événements du récit manquent carrément de vraisemblance.

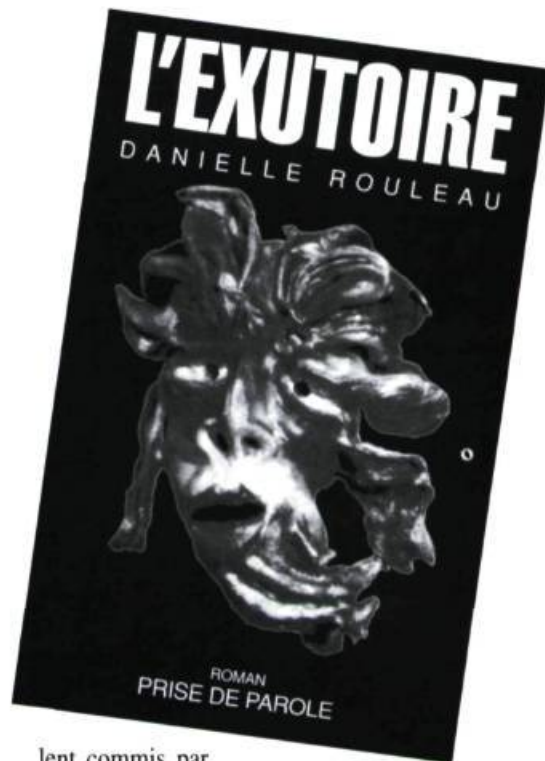
L'héroïne, Caïd Castilloux, porte le nom (insolite) d'un chef de ligne, mais celle-ci a, de toute évidence, raté sa vie. Membre de la génération X, «celle qui a tellement regardé dormir les autres qu'elle a oublié de créer son propre visage» (page 16), Caïd se décrit comme étant une fille pourrie, finie. Et ce à 29 ans. Ayant suivi une formation de journaliste, ayant déjà gagné un concours littéraire quelconque de sa région natale, elle ne parvient pas à décrocher un emploi à la hauteur de son potentiel. Elle finit par œuvrer comme journaliste pour la feuille de chou de sa ville d'origine. Après sept ans, elle devient rédactrice en chef, mais elle ne profite pas de son poste de prestige pour innover, pour sortir le journal du marasme du purement régional; elle se laisse sombrer dans la médiocrité. Et apparemment dans le rêve. Car cette Caïd Castilloux est obsédée par son adolescence. Les êtres qu'elle aimait jadis, à la belle époque de ses 17 ans, — sa meilleure amie Jani, morte dans un accident tragique; Dani, son premier et seul amour — l'habitent et la hantent. Cette maladaptée n'a plus d'amis, court les bars, ne trouve rien de mieux à se mettre sous la dent que son «éternel hamburger agrémenté d'une frite», enfin, elle semble engluée dans un mode de vie propre aux ados. Une intello de sa trempe ne pourrait-elle pas découvrir d'autres moyens de se défouler, de nourrir son imaginaire ? L'héroïne donne toutes les apparences de

manquer d'inspiration, mais les gestes qu'elle posera au cours de cette nuit fatidique où on la suit telle une caméra essouffée de Robert Altman, nous révéleront peut-être le contraire.

L'héroïne se blâme de sa médiocrité, de son incapacité de pouvoir prendre son destin en main. Mais en même temps, elle se *déresponsabilise* en quelque sorte. Grignon, son patron au journal, serait un monstre : il a dénoncé les conditions malsaines de l'usine de pâtes et papier à un point tel que l'usine a dû fermer ses portes; il a profité de la faillite du proprio de cette même usine, pour s'accaparer de ses actions dans une nouvelle usine d'aéronautique qui connaît une prospérité croissante. Et la saga continue. Ce même patron, vise la mairie comme fleuron de sa carrière. Puisque Caïd, à son insu, se trouve elle aussi dans la course à la mairie, étant la candidate convoitée (mais jamais consultée) par un groupe d'investisseurs, son patron lui fait perdre son emploi de rédactrice en chef.

Le récit tourne autour des événements d'une nuit dans la vie de l'héroïne, de toute apparence, sa dernière. Ce qui est expliqué à la toute fin, époustouflante, du roman. Au cours de cette nuit d'errance et de folie, l'héroïne nous sert une série touchante, parfois trop touchante, de souvenirs d'enfance qui l'envahissent sans cesse : de tendres scènes bucoliques, une histoire de violence familiale pour épicer le tout, son premier amour palpitant et passionné. Là, le roman qui risque de se noyer à l'eau de rose, devient tout autre. Nous voilà en plein récit terroriste. L'héroïne pose des actes d'une frénésie hallucinante. Dans quel but ? Pour imiter un voyou, héros de son adolescence, le Rambo de ses rêves ! Cette débandade hors-la-loi serait un amalgame un peu cliché de certains *road movies*, tels *Easy Rider* (l'innocence désabusée) *Hotel Chronicles* (le constat d'un amour raté) et *Thelma et Louise* (la vengeance contre une société injuste). L'héroïne a dérapé. Son auteure aussi.

Il est difficile de croire au crime vio-



lent commis par

l'héroïne et qui la pousse à poser tous ces actes irrationnels de sa soi-disant dernière nuit sur terre. Même ceux qui ne sont pas adeptes du roman policier auraient du mal à croire au coup monté magistralement par cette sage et exemplaire ex-rédactrice en chef qui réussit à brouiller toutes les pistes. D'ailleurs, il y a plusieurs scènes où l'in vraisemblance prend la vedette. Apparemment, quand on assume sa folie, tout est possible. Je ne commenterai pas la scène finale du roman. Qu'il suffise de mentionner que le dénouement ultime du récit, imprévu à en couper le souffle, nous convainc comme le ferait une bande dessinée.

Un dernier commentaire : Rouleau a le don de la métaphore, dont elle abuse par moments, entassant l'une après l'autre des images qui, à la longue, risquent de tomber dans la préciosité, sinon la sentimentalité. La scène des retrouvailles entre Caïd et l'homme de sa vie frôle d'ailleurs l'Harlequin.

En somme, cette écrivaine, bourrée de talent, aurait avantage à se limiter au genre qui lui va comme un gant, celui du roman psychologique. Il est aussi possible qu'elle brille dans un style se rapprochant de celui du roman polar et/ou de la science fiction, ce qui lui permettrait une plus grande latitude pour sa verve naturelle.

RACHELLE RENAUD